L'histoire du paysage à l'épreuve des sources

images et imaginaire en Alsace avant 1600

The history of landscape against its sources: images and the imaginary before 1600

Die Geschichte der Landschaft in Überprüfung mit den Quellen: Abbild und Vorstellung im Elsass vor dem Jahre 1600

Georges Bischoff

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4134>

DOI : 10.4000/alsace.4134

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2019

Pagination : 87-107

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Georges Bischoff, « L'histoire du paysage à l'épreuve des sources », *Revue d'Alsace* [En ligne], 145 | 2019, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 25 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/4134> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.4134>

L'histoire du paysage à l'épreuve des sources :

images et imaginaire
en Alsace avant 1600

Georges Bischoff

87

En prenant son poste de professeur à l'Université de Strasbourg en 1919, Lucien Febvre apporte dans ses bagages le manuscrit, encore inachevé de son Introduction géographique à l'Histoire intitulée *La Terre et l'Évolution humaine*. Commencé en 1912, laissé en suspens pendant de la guerre, son livre paraît en 1922 dans la collection de synthèse fondée par Henri Berr sous l'étiquette « l'Évolution de l'Humanité ».

Moins de dix ans plus tard, en 1931, son ami Marc Bloch publie *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*.

Menés à bien à Strasbourg, ces deux essais, l'un et l'autre fondateurs, procèdent du même esprit que les *Annales d'Histoire économique et sociale* qu'ils ont lancées en 1929 pour décroïsonner les sciences humaines et corriger la myopie de leurs composantes. Ils s'inscrivent, cependant, dans une double filiation, relativement proche, du côté français, mais bien plus ancienne sur les rives du Rhin. En France, depuis Jules Ferry, les programmes scolaires associent intimement l'espace et le temps, en revendiquant l'héritage de Michelet et de Vidal de la Blache : la Géographie est Histoire et l'Histoire est Géographie. Leurs connexions s'observent dans la durée, voire l'immanence, à l'échelle des régions « naturelles » formées par des terroirs, les territoires s'étant construits, quant à eux, à partir d'une maîtrise politique du terrain. Dans les pays de langue allemande, la Renaissance a anticipé sur l'attelage des deux disciplines en privilégiant l'inventaire et la description, c'est-à-dire une approche plus attentive à la dimension locale : la *Cosmographie universelle* de Sébastien Münster (1544) est, à cet égard, le premier catalogue des

singularités paysagères de l'Europe. En proposant des vues cavalières de villes et, parfois, de leurs campagnes elle annonce les gravures quasi-photographiques des *Topographiae* de Merian, un siècle plus tard et fournit une iconographie « prête à porter » qui dispense les historiens de chercher plus loin. De là, peut-être, un phénomène inverse de celui qui se produit dans l'hexagone, et la dissociation progressive de l'Histoire et de la Géographie, la première centrée sur les sources écrites, la seconde, sur l'observation et la mise à jour en combinant nature, économie et, bientôt, écologie.

En relisant les ouvrages de Lucien Febvre et de Marc Bloch, on mesure évidemment le fossé qui les sépare des réflexions contemporaines sur le rapport de l'Homme et de son environnement, mais on comprend aussi en quoi leur travail a pu les stimuler, et en quoi il reste actuel, à une époque où les méthodes et les outils de l'archéologue ont révolutionné ce domaine de recherche.

Médiéviste, Marc Bloch convoque la longue durée pour saisir les changements du régime économique et social des campagnes : « il est des cas où, pour interpréter le passé, c'est vers le présent, ou, du moins, vers un passé tout voisin du présent qu'il sied, d'abord, de regarder ». S'il ne sollicite guère l'archéologie, encore moins les sciences dures, il est sensible aux structures, au parcellaire, dont la typologie lui est familière. Cheville ouvrière des Archives de la Planète d'Albert Kahn, son contemporain Jean Brunhes est passé maître dans l'analyse de ces aménagements, *openfield* ou bocage, et recourt à l'utilisation de la photographie pour fixer l'image d'un monde en mouvement.

← Fig. 1 : Sélestat. Gravure sur bois de la *Cosmographie universelle* de Sébastien Munster, monogramme RMD (Hans Rudolf Manuel Deutsch) (Bâle, 1552).

Les zones humides baignées par les bras de l'Ill sont suggérées par la faune (hérons, canard) et par une forêt clairsemée impropre au bois d'œuvre. L'espace qui sépare la rivière des murailles est dévolue à l'élevage de bovins. À l'arrière-plan, la montagne n'est recouverte de forêt qu'à son sommet ou sur les versants donnant vers le nord (*septentrio*, à droite). Les champs et les vignes n'apparaissent pas explicitement, mais les villages et les châteaux forts sont correctement marqués.

La version colorisée présentée ici provient de l'édition allemande de 1578, à la Médiathèque André Malraux (C 1658).

Les problématiques des *Caractères originaux* sont riches de perspectives. Ainsi, la notion de crise de l'écosystème est-elle brossée dans un passage aux relents malthusiens sur la fin des défrichements, au tournant du XIII^e et du XIV^e siècle : « À vrai dire, dès l'origine, ce n'est pas la nature seule que les défricheurs avaient eu à combattre », dans une dynamique complexe entre échanges et subsistances, entre pouvoir et peuplement. Le chantier de Marc Bloch était largement ouvert. En témoignent ses articles et ses notes de lecture dans les *Annales* ainsi qu'un gros dossier rassemblant les matériaux d'une *Histoire de la végétation et du paysage* qui n'a, hélas, jamais pu voir le jour¹.

Si ce livre avait paru, il est possible qu'il aurait largement enrichi l'historiographie du sujet, dans la foulée des grandes thèses régionales comme celle de Roger Dion sur le Val de Loire (1931) prolongée par un *Essai sur la formation du paysage rural français* (1934) puis recentrée en *Histoire des levées de la Loire* (1961)² ou des travaux d'histoire totale de Georges Duby et des siens. Aux grandes synthèses, éclairantes mais par définition, provisoires, comme *l'Histoire du paysage français* de Jean-Robert Pitte (1983) ou, à une échelle différente, *l'Histoire de l'environnement européen* de Robert Delort et François Walter (2001) sont venues s'ajouter des études de cas sollicitant des sources toujours plus variées et un outillage toujours plus perfectionné³. À l'heure actuelle, on analyse les archives du sol – artefacts, déchets organiques, pollens, microcharbons, colluvions... –, on en décrypte la micro-topographie à l'aide du Lidar et on sait lire l'invisible grâce à la thermoluminescence ou d'autres techniques.

Comme l'enjeu de l'histoire du paysage se confond avec les usages, et plus spécialement la domestication de la nature par l'Homme, c'est l'anthropisation qui en est le ressort. Le formatage de l'espace n'est pas seulement une donnée matérielle : le mot allemand *Landschaft* désigne à la fois l'unité physique parcourue, perçue et représentée et la communauté

1. Cf. Marc BLOCH, *Les caractères originaux de l'histoire rurale française*, t. II, Supplément établi par Robert DAUVERGNE d'après les travaux de l'auteur (1931-1944), Paris, 1956.

2. Cf. *La théorie du paysage en France (1974-1994)*, recueil d'articles par Alain ROGER, Seyssel, Champ Vallon, 1995.

3. Parmi les publications les plus marquantes, Yves MICHELIN, *Les jardins de Vulcain*, Clermont-Ferrand, 1995, Aline DURAND, *Les paysages médiévaux du Languedoc*, Toulouse, 1998, Jean-Loup ABBÉ, *À la conquête des étangs. L'aménagement de l'espace en Languedoc méditerranéen, XII^e-XIV^e siècle*, Toulouse, 2006.

de ses habitants. C'est pourquoi, l'historien doit prendre en compte l'imaginaire et la mémoire qui s'y rapportent, en mettant l'accent sur la norme, les tensions et les variations liées aux équilibres qu'elles induisent. De là, une relecture des sources écrites et figurée, en essayant de discerner ces rapports de force et en insistant sur le contexte économique. Les exemples proposés seront empruntés à l'Alsace et au massif des Vosges.

Tessons d'espace

91

Avant l'image figurative qui restitue les trois dimensions en les soumettant aux lois de la perspective et à des impératifs d'exactitude, le paysage est une représentation simplifiée de la nature. Les disproportions font sens, attirant l'attention du spectateur sur une composante de l'image. La célèbre miniature de l'*Hortus deliciarum* dédiée à la fondation du monastère de Hohenbourg par le duc Etichon met l'accent sur ses protagonistes « en pied » et se contente d'une allusion topographique en suggérant le relief et la végétation, elle-même traitée d'une manière générique. Pour l'historien, cette évocation du milieu naturel (mons Hohenburc) n'a qu'un intérêt limité : c'est une illustration « passive », et non un document. Sa valeur tient à son ancienneté – vers 1180 – et à son sujet. Trois siècles plus tard, la tapisserie de la *Vie de Sainte-Odile* (Musée de l'Œuvre Notre-Dame, en dépôt du Collège Saint-Étienne) privilégie toujours la narration, mais la contextualise davantage par un jeu de couleurs et de formes – la forêt dense, le grès rose, la pente du chemin – et interprète le texte hagiographique en assimilant le site du monastère à une « ville » ou à un château. À présent, l'architecture témoigne de l'identité des lieux : on le constate tout particulièrement dans les premières gravures figurant Strasbourg – Pfettisheim, 1477, Schedel, 1493 –, qui se focalisent sur la flèche de la cathédrale sans se préoccuper de ce qui l'entoure⁴.

Les premières « cartes postales » traitées en perspective cavalière remontent au milieu du XV^e siècle, avec le Bâlois Conrad Witz, dont la *Pêche miraculeuse* a lieu sur le Lac Léman, face au Mont Blanc, et, surtout, à

4. Conrad PFETTISHEIM, *Geschichte Peter Hagenbachs*, Strasbourg, Knoblochtzter, 1477. Ce même incunable donne une représentation conventionnelle de la ville de Brisach – clocher, murailles –, dans une configuration assez juste, sur un rocher proche d'un château.

Fig. 2 : Virgile, *Opera*, Strasbourg, Grüninger, 1502 (Médiathèque André Malraux, C 57). Le paysage romain dans lequel évoluent Virgile et Mécène figure les différentes techniques de culture de la vigne.

la génération d'Albrecht Dürer. L'arrière-plan de la Crucifixion du retable d'Issenheim ou du panneau de Saint-Sébastien ont-ils été inspirés par les Vosges ? Là encore, on se situe dans des généralités. En revanche, ce sont bien les châteaux d'Ortenberg et de Ramstein que dessine Hans Baldung Grien en 1514 et c'est bien le secteur minier de Croix aux Mines, sur le versant lorrain de la crête, que met en scène Heinrich Gross dans son fameux album de 1529, avec une précision photographique inconnue par ailleurs⁵.

5. Hubert BARI, Paul BENOIT, Emmanuelle BRUGEROLLES, Pierre FLUCK, Henri SCHOEN, éd., *La Mine mode d'emploi. La Rouge Myne de Saint Nicolas de La Croix*, Paris, Gallimard, 1992.

La déferlante d'images qui annonce ou accompagne la Renaissance mérite des analyses plus approfondies que ce qu'on propose ici. Plusieurs centaines de gravures incunables imprimées à Strasbourg ou à Bâle⁶ ont traité l'environnement paysager, généralement réduit à quelques éléments, des constructions insérées dans un espace – une rue, un monticule, des arbres plus ou moins individualisés. Une approche statistique d'un tel matériau s'avère plutôt décevante dans la mesure où il s'agit d'un décor interchangeable, sans référence effective. Au XVI^e siècle, la qualité graphique s'affine : les planches du Virgile de Grüninger sont mobilisées par les historiens pour exalter l'Alsace dans le registre de l'opulence et, accessoirement, des techniques agricoles : on pense tout spécialement à la transposition de Rome sur le piémont vosgien et à la figuration, vraisemblable, d'un vignoble où coexistent des cultures en quenouille ou en treille⁷. Les portraits de villes qui apparaissent, timidement, avec les éditions successives de Sébastien Münster, puis leur adaptation par Braun et Hogenberg ne manquent pas de pertinence, au moins pour leur tissu urbain et leur environnement immédiat. Le décryptage archéologique du fameux plan Morant de 1548, qui survole Strasbourg à la manière de Google Earth, en balayant la ville sur 360 degrés a été entrepris par Jean-Jacques Schwien dans la foulée de l'édition commentée de Liliane Châtelet-Lange⁸.

Les croquis et les plans réalisés à l'occasion de litiges sont probablement les documents graphiques les plus aptes à fonder nos connaissances. Ils le sont d'autant plus qu'ils se trouvent dans des dossiers juridiques très volumineux – et souvent fort décourageants pour le chercheur – pour lesquels on accumule les pièces d'archives et les dépositions de témoins. Les querelles d'abornement sont une mine d'or de renseignements sur les structures foncières ou les modalités d'occupation des lieux par les activités humaines. Faute d'un dénombrement exhaustif, dans le meilleur des cas quelques dizaines de vues cavalières, on se contentera de l'exemple du Langenberg qui sera évoqué plus loin. On rappellera cependant que ces relevés, souvent tracés à la plume et, parfois,

6. Cf. Albert SCHRAMM, Maria MÖLLER, *Der Bilderschmuck der Frühdrucke (Band 19): Die Straßburger Drucker I et II*, Leipzig, 1936-1937.

7. Jean WIRTH, Jacqueline LÉVY et Cécile DUPEUX, dir., *La gravure d'illustration en Alsace au XVI^e siècle*, t. I à III, Strasbourg, PUS-BNUS, 1992-2009.

8. Liliane CHÂTELET-LANGE, *Strasbourg en 1548 : le plan de Conrad Morant*, Strasbourg, PUS, 2001.

rehaussés de couleurs, s'appliquent à des échelles très variées. Ainsi, la vue des Hautes Chaumes des Vosges de Thierry Allix (1576-1578) a pour objet le repérage des 26 gazons amodiés aux habitants de Munster depuis des temps immémoriaux – en fait, dans les archives, depuis 1456. Elle présente le versant occidental du massif, tel qu'on pourrait le dessiner à partir d'un point situé entre La Bresse et Gérardmer, en ouvrant largement la focale puisque elle s'étend du Col de Bussang, donnant sur le Val d'Aire (= Oderen) à celui du Bonhomme, menant au Val d'Orbey : le Val de Moustier (= Munster) est la face cachée de ce paysage⁹.

Le croquis du Val de Rosemont dont on trouvera l'explication à la fin de cet article est un bon exemple du genre. Il est resté inédit jusqu'à ce jour malgré la sagacité des historiens, parce qu'il était cousu avec les pièces du procès intenté par Christophe Heid à la communauté de Giromagny en 1583-1585¹⁰. L'exemplaire conservé à Colmar est probablement un brouillon préparatoire (31 x 41 cm) de la version, sans doute plus soignée, envoyée à la Régence d'Innsbruck. Il est conçu comme un plan, approximativement orienté vers le nord selon l'usage actuel, bien que des traits de plume situés en amont du cours d'eau appelé Landbach – la Savoureuse – suggèrent les contreforts du Ballon d'Alsace. Le canton contesté par les parties en présence forme un triangle isocèle dont le plus petit côté (qui mesure 1 170 pieds) est la route de Vescemont, jusqu'au ruisseau de la Rosemontoise, non désigné explicitement, qui lui est perpendiculaire, et rejoint l'hypoténuse formée par la route de Rougegoutte. La moitié de la surface est formée par une forêt, le reste étant occupé par des champs, figurés par des stries, et par un étang ; les prés sont désignés par le mot *Matten*. En dehors de précieuses informations d'ordre toponymique – c'est une région de parler roman, mais la légende est composée en allemand –, cette image montre les infrastructures de circulation (deux ponts, différents chemins, dont l'un est décrit comme une chaussée, la *Landstrass*), ainsi que trois localités. Peut-on y voir une représentation fidèle de celles-ci ? Les deux villages de Rougegoutte et de Vescemont sont représentés en perspective, sans bâtiment marquant,

9. Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, B 617/1.

10. Archives départementales du Haut-Rhin, 2 E 221. Merci à M. Jean-Luc Eichenlaub et aux Archives du Haut-Rhin pour la mise à disposition de ce document. Sur le Rosemont, cf. François LIEBELIN, *Mines et mineurs du Rosemont*, 2^e éd. sous la dir. de Pierre FLUCK, Soultz, Éditions du Patrimoine minier, 2015.

Fig. 3 : Vue cavalière des environs de Giromagny vers 1583 (Archives départementales du Haut-Rhin, 2 E 221).

Inconnu jusqu'à présent, ce dessin à la plume replace le bourg minier dans son environnement topographique. Le château du Rosemont, qui a donné son nom à cette seigneurie est vraisemblablement en ruine depuis le début du XV^e siècle. Les labours sont suggérés par des traits parallèles ; les éléments de relief situés à l'arrière-plan sont probablement boisés.

sinon l'église du premier cité, tandis que le bourg de Giromagny fait l'objet d'une figuration plus élaborée. Sa situation au tournant d'une route et au pied d'une butte supportant une église bien détaillée s'avère plutôt conforme à la réalité. Le long de la place du marché équipée d'une fontaine, on y relève trois immeubles de grandes dimensions qui paraissent liés à une fonction de résidence ou d'administration – notamment ce qui ressemble à un petit château précédé d'une cour. À l'instar de Conrad Morand, le dessinateur a renversé les façades donnant sur le nord de la rue principale. Enfin, cerise sur le gâteau, il a fait apparaître le vieux château de Rosemont abandonné depuis le début du XV^e siècle en lui attribuant un donjon crénelé.

Cette description succincte est loin d'épuiser le sujet : une future publication permettra d'élucider le document et de l'éclairer à partir des cartes et des plans ultérieurs. Pour l'heure, à la fin du XVI^e siècle, l'impression qui domine est celle d'une vallée agricole relativement ouverte. Rien ne permet d'identifier les mines responsables de l'essor de Giromagny et de la fortune de la famille Heid qui les administre : ces installations se situent hors du champ, en remontant dans la montagne.

96 La mémoire et le mythe

La généalogie du paysage se perd dans la nuit des temps. Sa mise en valeur initiale légitime une propriété et, par conséquent, des droits imprescriptibles. Elle est indissociable d'une revendication justifiée par un récit légendaire ou par une interprétation mythifiante. À la fin du Moyen Âge et au début du XVI^e siècle, nombreux sont les auteurs qui reprennent le topos suivant lequel l'Arche de Noé aurait jeté l'ancre sur une montagne de leurs pays, en faisant de Japhet la souche du peuple auquel ils appartiennent et, du même coup, en adoptant la viticulture responsable de l'ivresse de son père. Certains identifient précisément cet amarrage et en déduisent que leur vallée, bientôt libérée des eaux, ne pouvait être qu'une terre de conquête ou, mieux, de reconquête. Cette « page blanche » était donc prête à accueillir des nouveaux venus devenus, ipso facto, les maîtres et, partant, les autochtones. En 1521, selon l'humaniste Jérôme Gebwiler « certains pensent qu'Alsatia, en allemand Elsass, tire son nom de la ville d'Alseto située au duché de Bourgogne. En effet, des habitants de cette localité seraient jadis venus en Alsace et s'y seraient installé¹¹ ». Thèse audacieuse, et plutôt surprenante, qui contrebalance l'étymologie allemande Ell-sass, pays de l'Ill, en inventant des ancêtres éduens (ou séquanés) originaires... d'Alésia ! À défaut d'informations dignes de foi, la toponymie suffit à argumenter la chose.

Cette chronologie haute est contrariée par la christianisation puisque celle-ci s'opère à partir d'un désert, ou, du moins, de la métaphore du désert. Les hagiographies consacrées aux évangélisateurs « irlandais » établis dans les

11. Hieronymus GEBWILER, *Panegyris Carolina : cum eiusdem notis, in quibus Alsatia et Argentoratum brevi descriptione illustrantur*, Strasbourg, 1641, p. 12. L'original date de 1521.

vallées des Vosges développent le thème du « no man's land » forestier exposé à une nature sauvage et inquiétante. En témoigne, entre autres, la vie de saint Florent d'Haslach, dans un écart de la vallée de la Bruche.

Ayant choisi de vivre en ermite,

saint Florent découvrit un terrain plat qu'il entreprit de débarrasser des broussailles et des ronces et dont il fit un essart, dans lequel il sema des graines. De nos jours encore, ce champ s'appelle le petit pré de saint Florent (*St Florentii mettli*).

Bientôt, ce nouveau terrain fut bêché et rendu d'autant plus fertile et les graines commencèrent à germer. Mais alors, les ours, les cerfs et les bêtes sauvages furent attirés par les jeunes pousses, fondirent dessus et les avalèrent goulûment. Le bon saint Florent médita ce qui est écrit dans le psautier : « mange et vis du travail de tes mains, pas de celui des autres, car c'est ainsi que tu peux être heureux ».

Dès qu'il eut vu que son travail avait été anéanti par les bêtes sauvages, sans se décourager pour autant et mettant toute sa confiance en Dieu, il remit en état son petit champ et, sur les quatre côtés, disposa des baguettes qu'il consacra au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit si bien que la plantation qu'il venait tout juste de faire était désormais hors de danger. Ceci mit un terme aux dégâts causés par les bêtes sauvages qui allèrent chercher leur nourriture ailleurs¹².

Consigné autour de l'an mille, ce récit fait écho à bien d'autres traditions du même genre qui se rapportent prétendument, au VI^e ou au VII^e siècle, c'est-à-dire à une époque qui coïncide avec un peuplement alémanique relativement dense sur le piémont vosgien et en plaine comme l'ont montré les archéologues. Il contredit également la thèse du vide dans la mesure où il existe une autorité souveraine « le roi Dagobert » qui vient ratifier la prise de possession du saint.

De la même manière, on ne peut pas prendre pour argent comptant la description que le moine Richer de Senones propose au milieu du XIII^e siècle pour évoquer les débuts de son abbaye, à l'arrivée de saint Gondebert.

Ceste terre est farcie et occupée de hautes montagnes de rochers aspres, et de grosse et lourde façon, qu'il semble à les voir être des châteaux naturellement posez aux sommetz d'icelles, redonnants de premier aspect horreur à ceux qui les regardent. Entre icelles montagnes sont des profondes vallées copieuses en forests de sapins, si espais et obscurs qu'ilz donnent terreur aux spectateurs.

12. Médard BARTH, *Der heilige Florentius, Bischof von Strassburg*, Strasbourg-Paris, 1952, p. xxx et p. 302-305.

En icelles montagnes les bestes brutes et sauvages y ont plus frequentes habitations que les hommes, parce que les hommes de ce temps craignent la peine et labeur d'y habiter, pour être lieux peineux et inhabitables¹³.

Ce « monde perdu » est un paysage vierge, une nature hostile qui doit être domptée, et, dans le même temps, convertie au sens sacré du terme, donc baptisée. La haute vallée de la Meurthe colonisée par les moines de Saint-Dié prend le nom évangélique de Val de Galilée, celle de la Lauch, au pied du Grand Ballon, de *Florigera Vallis* ou Blumental, tandis que le monastère de Murbach qui en est le seigneur se qualifie lui-même de « vivier des pèlerins », là encore au sens figuré. Ce processus de sacralisation se fait au détriment des anciens maîtres des lieux, la faune sauvage des loups et des ours, éliminée ou repoussée – nombre de récits légendaires s'y rapportent¹⁴ –, des monstres ou des puissances maléfiques dont le répertoire est celui de la littérature médiévale. Quand on peut la dater, la toponymie donne la clé de cet imaginaire : la première occurrence du village de Drachenbronn, « fontaine du dragon » remonte à 1298, celle des rochers du Drachenloch de Rouffach à 1510, etc. La présence de héros païens ou supposés tels invite à se poser la question du quand et du pourquoi. Le haut lieu de l'épopée de Gautier d'Aquitaine est un rocher gréseux des Vosges du nord, le Wasigenstein, signalé dans le Waltherius-Lied du X^e siècle¹⁵ ; son environnement est décrit comme une zone inculte (*saltus*) couverte d'immenses forêts pleines de bêtes sauvages. Il existe par ailleurs plusieurs sites liés à Dietrich de Berne alias Thierry/Théodoric de Vérone, si populaire au XII^e siècle qu'un de ses exploits figure sur une sculpture de l'abbaye d'Andlau, d'autres à Siegfried – auquel on attribue une source dans le massif du Mont-Sainte-Odile –, de même qu'on signale à Sainte-Croix-en-Plaine une digue appelée Brunehildunc, digue de Brunehaut ou Brunhilde citée au début du XIII^e siècle. Longtemps abordé sur le registre de la mythologie, ce patrimoine toponymique mérite de l'être du point

13. Original latin dans le t. XXV des *Scriptores des Monumenta Germaniae historica*, par Georg WAITZ, Hanovre, 1880, p. 249-345. La traduction française du XVI^e siècle se trouve dans *Chronique de Richer*, éd. par Jean CAYON, Nancy, 1842, p. 7 et suiv. Une traduction moderne a été publiée par Dominique DANTAND, *La chronique de Richer, moine de l'abbaye de Senones*, Saint-Dié, 2013.

14. C'est un thème récurrent des hagiographies. Ainsi, sainte Richarde, fondatrice de l'abbaye d'Andlau, apprivoise-t-elle une ourse.

15. François HOFF, *Waltherius au Wasigenstein : histoire d'une légende*, sl, Châteaux-forts et villes fortifiées d'Alsace, 2003 : « *Venerat in saltum iam tum Vosagum vocitatum / Nam nemus est ingens, spatiosum, lustra ferarum* ».

de vue de l'histoire matérielle pour identifier des périphéries dangereuses, des fronts pionniers ou, plus simplement, des repères chronologiques et spatiaux. On peut faire les mêmes remarques à propos du diable, souvent lié à des endroits périlleux ¹⁶.

Une surinterprétation des traditions orales peut s'avérer dangereuse mais il ne faut pas avoir peur de la tenter. Quelle est la pertinence des légendes recueillies à l'époque moderne et trop souvent remises sur le métier par leurs commentateurs ? Popularisée par le poème d'Adalbert von Chamisso paru en 1831, *La fille des géants du Nideck* en est l'exemple emblématique, tant par sa genèse que par son extension. Au départ, il s'agit d'un récit communiqué aux frères Grimm (1816) par Charlotte Engelhardt, fille de l'illustre helléniste et antiquaire strasbourgeois Godefroi Schweighaeuser. Elle l'avait recueilli de la bouche d'un garde-forestier, tout au début du siècle, vraisemblablement en 1808.

L'argument est le suivant : la fille des géants qui vivent dans la montagne s'est aventurée dans la vallée et y a ramassé une charrue, son attelage et leur conducteur et les a rapportés au château paternel, croyant qu'il s'agissait de jouets. En découvrant la chose, son père la semonce vertement : il lui intime l'ordre de les remettre à leur place en expliquant que les hommes, si petits et si faibles soient-ils, ne sont pas des amusettes et que « nous, les géants si puissants, nous serions bien mal en point sur nos rochers si leur travail ne nous procurait l'argent et le pain ».

Atténuée par les commentateurs, cette parabole peut être comprise comme une apologie de l'ordre social, mais sa signification véritable est sans doute plus forte : on peut y voir une métaphore de l'anthropisation, et, au-delà, de la dépossession des premiers détenteurs du pouvoir. Les géants incarnent une domination archaïque qui est celle de la nature brute : ils se replient sur les marges des pays habités et, de prédateurs, deviennent des assistés. L'intérêt de cette légende réside dans le fait qu'elle est loin d'être spécifique à la région du Nideck : on en a recueilli un minimum de 132 versions, dont la moitié sont rattachées à des lieux précis, notamment 29 châteaux, et la plupart à des sites de montagne, en Allemagne, où l'on dénombre 38 cas, en Scandinavie, en

16. Cf. Georges STOFFEL, *Dictionnaire topographique du Haut-Rhin*, Mulhouse, 1876, p. 548 qui cite une demi-douzaine d'exemples du XV^e et du XVI^e siècles.

Russie et en Roumanie notamment¹⁷. Comme la variante enregistrée par Charlotte Engelhardt est la plus ancienne connue, rien ne permet d'en assurer la filiation, ni même l'origine locale. Sa vérité remonte-t-elle aux défrichements médiévaux ou même avant ? Elle a cependant sa place dans le dossier.

Le paysage est le reflet d'un usage économique, social et culturel. Il est rythmé par des facteurs naturels qui tiennent au calendrier des saisons, aux variations du climat, et à des perturbations imprévues, guerres ou catastrophes qui produisent une mémoire. De ce fait, la méthode régressive préconisée par Marc Bloch ouvre des pistes séduisantes.

100

Concurrences, tensions, durée

L'image du géant est indissociable d'une représentation anthropomorphe du relief (et, sur le mode allégorique, des cours d'eau les plus puissants). À la fin du XVI^e et au début du XVII^e siècle, elle est mobilisée par deux familles nobles qui se disputent le ban du village déserté du Langenberg, sur le flanc du Barbenstein (alias Haut-Hattstatt), à une dizaine de kilomètres au sud de Colmar, au-dessus du vignoble de Moyenne Alsace. Pour établir les droits des deux parties, on utilise une vue cavalière de la montagne en lui donnant une forme humaine. Le château qui la surmonte est la couronne de ce roi, sa barbe est une forêt, ses bras et ses jambes suivent le tracé des chemins, ses pieds sont des ouvrages fortifiés, de telle sorte qu'on peut y voir une carte topographique en même temps qu'un mémoire historique.

Double par une vue cavalière plus réaliste, ce document a été confronté à l'ensemble des sources d'archives qui s'y rapportent ainsi qu'à une étude très complète du terrain, en combinant les observations directes et les repérages aériens, y compris la couverture Lidar. On a pu retrouver les étapes de la mise en valeur du site, à partir d'une clairière de défrichement d'abord, à la fin du XII^e siècle, bien avant le château construit par les sires de Hattstatt vers 1280, l'épanouissement puis l'abandon d'un petit village, dont les champs sont remplacés par les pâturages contestés aux alentours de 1600.

17. Valerie HÖTTGES, *Die Sage vom Riesenspielzeug*, Iéna, 1931.

Fig. 4 a et b. Deux versions contemporaines du Barbenstein à la fin de la Renaissance. La première, datée de 1599 (Archives départementales du Haut-Rhin, E 366) se distingue par son réalisme topographique ; la seconde vers 1609 (Archives nationales, K2393/3), s'en inspire visiblement, mais sacrifie à la mode anthropomorphe familiarisée par les peintures d'Arcimboldo.

Sans les moyens actuels et sans un travail pluridisciplinaire, il est à croire que cette pièce exceptionnelle n'aurait été qu'une illustration parmi d'autres, à la façon d'une anecdote¹⁸.

En passant de l'inventaire au décryptage, on entre dans une logique de complexification qui oblige le chercheur à une certaine modestie, mais qui l'en dédommage également. En effet, son appétit

18. Cf. Marc GRODWOHL, dir., *Langenberg, village disparu. Une archéologie du paysage à Gueberschwihr, Voegtlishoffen et Hattstatt* = *Mémoires du Kuckuckstei*, n°9 (avril 2014), 100 p. Diffusé à l'échelle locale, à l'attention des habitants des villages concernés, ce travail scientifique fait partie d'une série de recherches sur les rapports entre l'habitat et son environnement. C'est le modèle du genre. La pertinence de l'approche monographique peut être illustrée par l'ouvrage de Philippe BEYER, *Eguisheim et ses terroirs. Une histoire alsacienne de la viticulture*, Bernardswiller, ID Edition, 2019. Sur l'anthropomorphisme appliqué aux représentations de l'espace, cf. Laurent BARIDON, « Les cartes géographiques figurales. L'ambiguïté contre-performative », in Guillaume DEGE et Olivier DELOIGNON, dir., *De traits et d'esprit*, Strasbourg, 2013, p. 74-85.

sémiologique l'amène à découvrir des sources qui ressortissent de la micro-histoire, en faisant flèche de tout bois. À cet égard, malgré leur ampleur dissuasive, les archives judiciaires peuvent apporter de très nombreuses informations sur la perception du paysage et sur la mémoire des aménagements humains. À partir de la deuxième moitié XV^e siècle, le moindre litige se traduit par un déluge de papier, expertises et contre-expertises pour lesquelles on a l'habitude d'auditionner des témoins très âgés, et, de ce fait, capables d'attester un droit ou un usage. Cette pratique n'est pas nouvelle, mais elle était plus rare au temps du parchemin. En 1466, le prieur de Froidefontaine revendique un droit d'eau dans le village de Bavilliers, non loin de la petite ville de Belfort, au sud des Vosges : sur place, selon le tabellion commis à cet effet, « nous avons vu certains fondements de murs près de la rive de ladite rivière et au milieu du lit de celle-ci nous avons vu cinq pièces de bois bien en place ; et quatre ou cinq autres pièces de bois placées depuis longtemps dans l'eau, le long des rives. Ce bois semble effectivement correspondre à un moulin ou un battant ».

Pour corroborer cette thèse, on procède à l'interrogatoire de quinze témoins impartiaux dont le plus âgé avoue quatre-vingt ans et le plus jeune, trente, la moyenne se situant à 47 ans. Le premier rapporte

qu'il y a environ soixante ans [...] il vit plusieurs fois le moulin [...] qu'on appelait le moulin des prés : il a vu la maison en bon état et les meules, mais il ne les a jamais vu moudre. Et qu'il a plusieurs fois entendu dire qu'il y avait aussi un battant, qui a été brûlé. Et il dit en outre que son père [ou son grand père, le mot « papon » étant inconnu des dictionnaires du moyen français] s'était rendu audit moulin et qu'il a pris un loup par la queue « en la bay dudit molin » et l'a tenu jusqu'à ce qu'on vienne le tuer entre ses mains.

Cette aventure, qui n'est pas sans rappeler le scénario de *Pierre de le loup* est d'autant plus intéressante qu'elle remonte indirectement aux dernières décennies du XIV^e siècle et qu'elle identifie un dispositif technique, une « baie », c'est-à-dire la vanne ouvrant ou fermant le bief d'amenée d'eau. L'existence d'un arbre à cames destiné à actionner des pilons, une scie ou un soufflet n'étant connue que par oui-dire, elle se

situé au-delà des souvenirs personnels du vieillard, l'incendie dont il est question pouvant se rattacher à des événements guerriers avant 1400, date à laquelle les bâtiments n'étaient plus en activité¹⁹.

Pour qui se donne la peine de les chercher, de telles perles sont assez fréquentes : elles sont particulièrement précieuses quand elles concernent des périphéries où ont lieu les ajustements liés à la pression démographique ou à l'exploitation de ressources spécifiques. Le recul de la forêt ou la déprise des cultures en sont les marqueurs les plus visibles. Ainsi, en 1302, les habitants du village de Wintzenheim et le seigneur du bourg de Soultzbach s'accordent à propos des sommets qui séparent les deux localités et décident d'en exploiter les bois en fonction de l'accessibilité de leurs chariots : en clair, cela signifie qu'ils sont obligés de monter toujours plus haut pour se procurer les bûches, les grumes ou le charbon de bois dont ils ont besoin, et que les pentes les plus proches sont entièrement déboisées²⁰. Ce *deperimentum nemorum* est constaté par Marc Bloch, comme on l'a vu plus haut, et ses conséquences sont bien connues : dans les Vosges, c'est alors qu'on aménage des alpages, les hautes chaumes, pour accueillir les troupeaux indésirables au milieu des cultures.

La transformation de l'écosystème est-elle réversible ou non ? Et quelle conscience les contemporains en ont-ils ? Les chroniqueurs sont plus attentifs à l'exception qu'à la règle : s'ils collectionnent les catastrophes naturelles, les glissements de terrain, les inondations, le froid ou la canicule, c'est pour en faire mémoire ; la norme du beau temps se lit dans leurs silences²¹. Mais ce serait faire injure à ces lettrés qui ont lu Pline et fréquentent les encyclopédies médiévales de croire qu'ils ne sont pas capables de comprendre ces phénomènes.

19. Archives départementales du Haut-Rhin, 1 D 139. Ce document, transcrit par Alys KLEINPRINTZ fera l'objet d'une publication commentée dans le *Bulletin de la Société belfortaine d'émulation*.

20. Cf. Georges BISCHOFF, « Les Vosges médiévales au regard de l'Histoire », in Charles KRAEMER et Jacky KOCH, dir., *Vivre dans la montagne vosgienne au Moyen Âge. Conquête des espaces et culture matérielle*, Nancy, PUN, 2017, p. 107-118.

21. Pierre ALEXANDRE, *Le climat en Europe au Moyen Âge, contribution à l'histoire des variations climatiques de 1000 à 1425, d'après les sources narratives de l'Europe occidentale*, Paris, Éditions de l'EHESS, 1987.

Vers 1300, un dominicain de Colmar en propose une démonstration étonnante sur le mode de la comparaison hier-aujourd'hui. Son catalogue juxtapose toute une série de nouveautés en relation avec la pression qui s'exerce dorénavant sur la nature : l'essor des villes et des villages ou le pullulement des châteaux forts – et corrélativement, les carrières, le bûcheronnage, les infrastructures routières – les nouvelles espèces végétales ou animales, les comportements et modes, etc. Son enthousiasme est proportionnel à ses inquiétudes :

[Autrefois], l'Alsace était couverte de forêts nombreuses qui la rendaient stérile en blé et en vin.

On trouvait des arbres immenses ayant de neuf à dix pieds de diamètre [...]

Les torrents et les rivières étaient moins forts qu'aujourd'hui, parce que les racines des arbres retenaient pendant un certain temps dans les montagnes les eaux des pluies et des neiges²².

En constatant que la déforestation accélère le ravinement et modifie le débit des cours d'eau, ce chroniqueur développe un raisonnement très moderne, mais il n'est pas le seul à le faire. Au même moment, les autorités seigneuriales multiplient les règlements forestiers, toujours plus contraignants, en contingentant le bois d'œuvre, en encadrant les droits de pacage et en restreignant la chasse. Il en va de même de la pêche en eau douce, compromise par les infrastructures hydrauliques et la pollution et, pire encore, comme l'a montré l'archéologue Benoît Clavel²³, par une exploitation déraisonnée de la ressource. À la fin du Moyen Âge, pour remédier à celle-ci, outre les interdictions habituelles, on imagine des solutions techniques – des passes à poissons dans les rivières perturbées par des barrages usiniers –, on aménage des étangs, parfois à l'échelle d'une région – la Dombes, près de Lyon, le Sundgau, dans le sud de l'Alsace²⁴, et l'on met en place des circuits d'importation de hareng saur ou de morue séchée depuis la Mer du Nord.

22. *Les Annales et la chronique des dominicains de Colmar*, éd. et trad. par Charles GÉRARD et Joseph LIBLIN, Colmar, 1854.

23. Benoît CLAVEL, *L'Animal dans l'alimentation médiévale et moderne en France du nord (XII^e-XVII^e siècles)* = *Revue archéologique de Picardie*, numéro spécial 19 (2001).

24. Georges BISCHOFF, « Les blancs de la carpe ». Pisciculture et pouvoir. L'exemple de l'Alsace autrichienne (XIV^e-XVII^e s.), in *Mélanges offerts à Jean-Michel Boehler*, Strasbourg, 2007, p. 179-195.

Le mécanisme de recomposition qui intervient à l'issue du « printemps de l'Europe » a trop souvent été décrit sous le galop des chevaux de l'Apocalypse et sous l'antienne « *libera nos a peste, a fame et a bello* ». La réalité mérite un regard plus distancié : le recul des cultures se fait en adéquation avec un regroupement de la population dans des villes et des villages peut-être plus compacts, dans le cadre d'une économie d'échange plus soutenue et, partant, d'une optimisation des terroirs. En faisant fi de l'« automne du Moyen Âge » dans lequel on se complaît trop souvent, on pourrait proposer la thèse d'une stabilisation du paysage sous la forme d'un équilibre retrouvé. La saignée démographique du XIV^e siècle est-elle synonyme d'une régression, voire d'un retour à la case départ ? Pour pouvoir le dire, il faudrait multiplier les études de cas, comme celle du Langenberg, cité plus haut, ou d'autres monographies d'habitat disparu, à l'instar du hameau d'Elmersforst, au cœur d'un massif forestier patiemment organisé par l'Œuvre Notre-Dame de Strasbourg à la place d'anciens défrichements²⁵. Les modalités de déshérence des fronts pionniers du XII^e et du XIII^e siècles sont peut-être encore plus instructives que celles de leur conquête. Elles sont indissociables d'un émiettement du grand domaine agricole et d'un redéploiement de celui-ci vers des opérations spéculatives par le biais de la rente foncière. L'idée d'une renaturation doit être révisée, en se demandant quels sont les nouveaux usages de ces périphéries : l'essor de l'élevage laitier, vaches et brebis ? L'embouche de bêtes à viande ? À la fin du Moyen Âge, il semblerait que le porc perd sa prééminence alimentaire au bénéfice du bœuf dont les rations quotidiennes sont, parfois, très impressionnantes, d'une demi-livre à une livre (soit 450 gr, à Nuremberg). L'apparition de vergers ou même, d'une économie de cueillette encore mal connue – fruits sauvages, champignons, apiculture – peut-elle être interprétée comme une anthropisation douce, compatible avec les changements climatiques qui annoncent le petit âge glaciaire des temps modernes ? L'extension de variétés septentrionales comme les framboises ou les groseilles sauvages vont dans ce sens. On pourrait faire les mêmes remarques pour le lin et le chanvre, deux matières premières textiles compatibles avec un environnement un peu ingrat.

25. Ce site se trouve à l'ouest de Westhoffen, à une trentaine de kilomètres de Strasbourg. Il fait l'objet des recherches prometteuses de l'archéologue Boris Dottori.

Une périodisation de cette histoire reste à faire. S'il est vraiment transposable, l'exemple microscopique du moulin de Bavilliers suggère une phase de repli, dans la deuxième moitié du XIV^e siècle, mais son projet de remise en état annonce une rémission, voire plus, un siècle plus tard. Le conflit des seigneurs du Barbenstein peut souligner des concurrences nouvelles sur versants abandonnés. En tout état de cause, les sources à la disposition des historiens exigent d'être manipulées avec précaution. L'imaginaire qui les imprègne en est la clé.

Annexe

Transcription et traduction des toponymes et des termes figurant sur la vue cavalière de Giromagny, vers 1583.

Résumé

L'histoire du paysage à l'épreuve des sources : image et imaginaire en Alsace avant 1600

Les moyens actuels permettent une lecture archéologique de l'histoire des paysages, de la nature et de son appropriation par les Hommes mais ne dispensent pas de recourir aux sources traditionnelles de l'historien. Les écrits et les documents figurés d'avant 1600 ne sont pas de simples illustrations. Ils peuvent être sollicités d'une manière pertinente, aussi bien pour saisir l'imaginaire de leurs auteurs que pour établir une chronologie plus précise.

107

Zusammenfassung

Die Geschichte der Landschaft in Überprüfung mit den Quellen: Abbild und Vorstellung im Elsass vor dem Jahre 1600

Die heutigen technischen Möglichkeiten erlauben eine neue Sichtweise auf die archäologische Geschichte der Landschaften, der Natur und deren Besitzergreifung durch den Menschen, aber sie befreien den Historiker nicht davon, sich auf seine traditionellen Quellen zu beziehen.

Schriftstücke und Bilddokumente aus der Zeit von vor 1600 können herangezogen werden, sowohl um die Gedankenwelt ihrer Autoren zu begreifen, als auch um eine genauere Chronologie zu erstellen.

Summary

The history of landscape against its sources: images and the imaginary before 1600

Modern technology allows for an archeological approach to the history of landscapes, of nature and of its appropriation by man, but resorting to traditional historic sources is still a prerequisite. Written texts and documents published before 1600 are not mere illustrations. They can be used appropriately, both to capture their authors' imaginary and to establish a more accurate chronology.